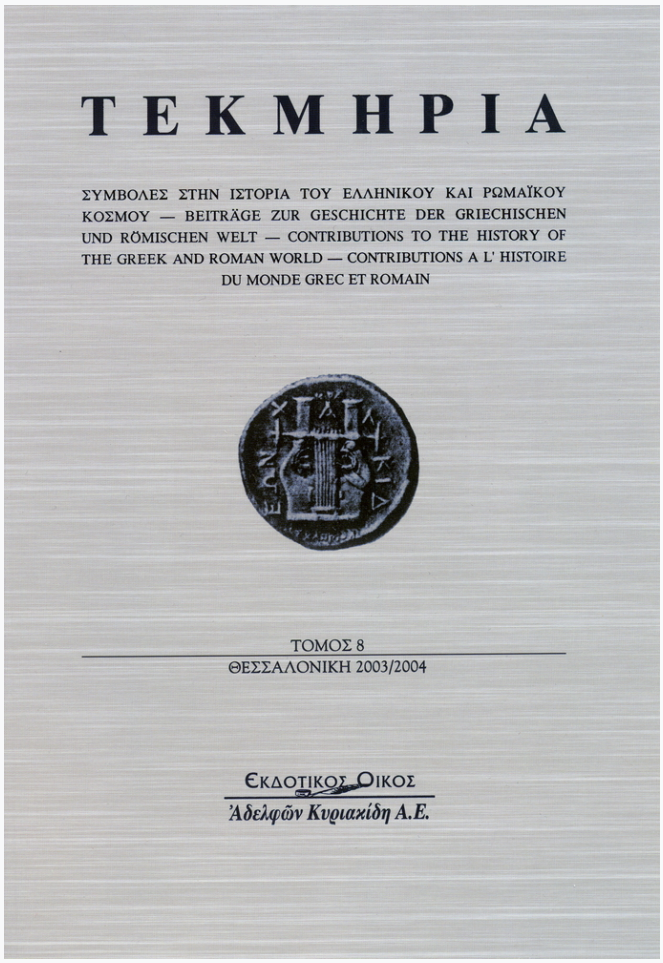
ePublishing
ΕΘΝΙΚΟ ΚΕΝΤΡΟ ΤΕΚΜΗΡΙΩΣΗΣ
NATIONAL DOCUMENTATION CENTRE

Tekmeria

Vol 8 (2003)



"Erreurs" de gravure involontaires et volontaires dans les inventaires: De la création d'hapax à l'usurpation d'identité

CL. PRÊTRE

doi: 10.12681/tekmeria.193

To cite this article:

PRÊTRE, C. (2003). "Erreurs" de gravure involontaires et volontaires dans les inventaires: De la création d'hapax à l'usurpation d'identité . *Tekmeria*, *8*, 85–101. https://doi.org/10.12681/tekmeria.193

https://epublishing.ekt.gr | **e-Publisher:** EKT | **Downloaded at:** 19/12/2025 20:04:01

CLARISSE PRÊTRE

«ERREURS» DE GRAVURE INVOLONTAIRES ET VOLONTAIRES DANS LES INVENTAIRES: DE LA CRÉATION D'HAPAX À L' USURPATION D'IDENTITÉ

Provocateur en apparence, ce titre a pour but d'attirer l'attention sur les termes rares voire incompréhensibles utilisés dans les inventaires, et sur l'intérêt qu'on dégage à les étudier en détail[1].

Les inventaires d'offrandes classiques et hellénistiques ont donné lieu à de nombreuses réflexions sur leur fonctionnement et leur contenu, dans des perspectives qui se voulaient économiques, historiques ou religieuses[2] par exemple, mais on a rarement abordé ces textes par ce qui fait leur fondement même, c'est-à-dire la richesse de leur lexique.

Ainsi pour Athènes et l'Attique, les travaux de référence[3] pour les inventaires du Parthénon ou de l'Asklépiéion ne consacrent que peu de commentaires au vocabulaire. À Délos, J. Tréheux[4] avait choisi de mener ses recherches sur les noms de vases en laissant de côté les autres offrandes, et l'étude accomplie récemment par R. Hamilton[5] a une orientation toute différente de la nôtre puisqu'il a choisi de considérer l'ensemble du corpus et non les offrandes une par une dans une optique lexicale.

---

1. Je remercie R. Hamilton pour sa relecture amicale et pour la justesse de ses remarques.

2. F. Brommer, *Griechische Weihegaben und Opfer (in Listen)*, Berlin 1985; M. L. Lazzarini, *Le formule delle dediche votive nella Grecia arcaica*, *MemLinc* Ser. VIII 19 (1976), 47-54, pour les travaux mettant en relation sources textuelles et matérielles pour les *realia*. Plus généralement, les actes des colloques d'Uppsala font régulièrement le point sur les dernières réflexions menées, comme dans T. Linders (ed.), *Economics of Cult in the Ancient Greek World: Proceedings of the Uppsala Symposium 1990*, Uppsala 1992.

3. Voir pour Athènes, outre les travaux pionniers de W. S. Ferguson, *The Treasurers of Athena*, Harvard 1932, puis de T. Linders, *Studies in the Treasure Records of Artemis Brauronia Found in* Athens, Athènes 1972, ceux de S. B. Aleshire, *The Athenian Asklepieion* et *Asklepios at Athens*, Amsterdam 1989 et 1991 et de D. Harris, *The Inventory Lists of the Parthenon Treasures*, Princeton 1991.

4. J. Tréheux , *Études critiques sur les inventaires de l'Indépendance délienne*, Nancy 1959.

5. R. Hamilton, *Treasure Map. A Guide to the Delian Inventories*, Ann Arbor 1999.

Si d'aucuns ont cherché à comprendre la raison de tant de variations dans le contenu des catalogues d'offrandes, nous nous sommes demandé pourquoi il y avait tant de variations dans la forme.

Ce sont essentiellement les inventaires déliens qui constituent le point d'appui de cette réflexion sur les termes rares rencontrés dans ce type de texte, mais il est important de souligner que dans de nombreux cas lexicaux, ils offrent une ressemblance de fonctionnement frappante avec les inventaires d'Athènes ou de Didymes, par exemple.

A priori, la caractéristique première des actes administratifs est en effet la récurrence et la pérennité de leurs formulations et le type même de l'inventaire suppose d'abord une rigueur stylistique que les administrateurs s'emploient à appliquer. Dans les inventaires complets conservés, on voit s'organiser de façon claire et sans fantaisie le catalogue des dons enregistrés: l'intitulé varie peu et seulement en fonction des changements majeurs survenus dans les institutions politiques, les lieux de dépôt sont passés en revue d'une façon systématique rythmée par les indications topographiques précises — comme «à droite en entrant», «sur la troisième étagère à gauche» ou encore «sous le collier accroché au trône» — et les dons de l'année sont souvent indiqués en fin de catalogue. La première lecture d'un inventaire délien donne donc une impression de netteté du propos, accentuée par l'habitude prise très tôt par les fonctionnaires et les hiéropes de faire recopier chaque année une partie du catalogue précédent, lorsque le recensement ne décelait pas d'anomalie, de perte ou de dégradation.

Cette fidélité aux normes de rédaction en cours s'observe déjà dans les inventaires athéniens dès le Ve s., et elle se double d'une minutie propre aux catalogues déliens: si leurs homologues attiques sont stricts dans leurs formulaires, ils demeurent d'ordinaire des actes concis et assez peu détaillés. À Délos, chaque offrande comporte au minimum une indication de matière et de poids et sa description s'enrichit souvent au fil des ans, avec des mentions de l'état de l'objet[6], de son mode de présentation ou de conservation[7], du donateur, ou encore de la divinité bénéficiaire du don. Ce phénomène, déjà perceptible aux IVe et IIIe s., se remarque davantage encore sous la seconde domination athénienne après 166 a. C.

6. Il n'existe pas moins de quinze façons de désigner une offrande abîmée ou brisée dans les inventaires déliens.

7. Voir à ce sujet Cl. Prêtre, «Le matériel votif à Délos. Exposition et conservation», *BCH* 123 (1999), 389-396.

Tous ces éléments contribueraient à faire de ces inventaires un modèle de clarté et de précision. Il n'en est rien cependant et c'est là une grande contradiction délienne, un autre «paradoxe » des inventaires, pour reprendre une expression de R. Hamilton.

À l'issue d'une lecture du vocabulaire des offrandes, on retient surtout une extraordinaire variété lexicale. Les mots sont empruntés à tous les niveaux de vocabulaire, à toutes les époques et à toutes les langues et les rédacteurs n'hésitent pas à recourir à la langue homérique, à puiser dans un fonds sémitique, à donner un nouveau sens à un terme par ailleurs bien connu, ou encore à graver sur la pierre des néologismes à la complexité sémantique sans pareille. Ce foisonnement verbal est encore souligné par les jeux polysémiques qui provoquent cette impression de flottement si souvent remarquée par des lecteurs néophytes. De prime abord, il est difficile de comprendre pourquoi une liste d'offrandes, de toute évidence recopiée sur la précédente, subit des variations terminologiques, et le sentiment de création intense qui se dégage de ces textes obéit à des raisons qui peuvent sembler obscures, quand on exclut un impossible souci d'esthétisme stylistique.

Comment alors justifier ce refus apparent de la monotonie lexicale dans des textes aux formulaires prosaïques et répétés?

L'étude présente des hapax relevés dans les inventaires servira à démontrer que le prétendu flou terminologique du vocabulaire délien est souvent quelque chose de volontaire et ne procède pas d'une absence de rigueur des administrateurs voire des lapicides, comme on l'a souvent cru.

En examinant donc les termes qui ont toujours posé des problèmes d'interprétation à Délos, il s'agira de tenter de comprendre leur sens, mais aussi leur formation: s'agit-il réellement d'erreurs de graphie ou de transcription, comme on l'a dit pour justifier notre incompréhension contemporaine, ou ne peut-on pas voir parfois un calcul de la part des hiéropes pour mettre en valeur une offrande? La présentation de ces mots ira dans un ordre «croissant», en partant de la simple erreur de gravure incompréhensible jusqu'à des néologismes sémantiquement recherchés et on terminera par l'évocation de deux noms propres qui semblent être des modèles de supercherie de la part des hiéropes.

— Ὀβολὸς ἀγρολικός

En 199B (18) (*paradosis*)[8], on peut lire: τετράδραχμα πτολεμαϊκὰ δύο καὶ ὀβολοὺς *ἀγρολικοὺς δύο à propos d'une offrande d'argent monnayé. En reprenant les inventaires précédents[9], on trouve cependant la formule: πτολεμαϊκὰ τετράδραχμα δύο καὶ ἀρβυλικοὺς ὀβολοὺς δύο.

Ἀρβύλη et ἀρβυλίς désignent un type de chaussure précis, de forme montante comme une demi-botte et destiné à la chasse comme en atteste une épigramme dédiée à Artémis[10]. Le nom est rare et l'adjectif dérivé davantage encore, puisqu'on ne le rencontre que dans un contexte monétaire, semble-t-il. Ainsi, une monnaie ἀρβυλική est un type comportant l'effigie ou la contre-marque d'une chaussure[11], comme certains spécimens romains ont pu le présenter plus tard[12]. Dans le cas de l'inscription 199, il s'agit certes d'un hapax mais d'un hapax inintelligible résultant visiblement d'une faute de copie du graveur car la différence entre les lettres capitales d'*ΑΓΡΟΛΙΚΟΣ et ΑΡΒΥΛΙΚΟΣ est minime et le qualificatif est suffisamment rare pour ne pas avoir été connu du lapicide. C'est aussi un indice clair montrant qu'une grande partie de chaque inventaire était recopiée sans tentative de compréhension.

— Κολοβάφινος

L'adjectif κολοβάφινος ainsi orthographié s'applique à quatre offrandes déliennes datant de la seconde domination athénienne:

** 1416A (col.I) (12): ἀγαλμάτιον κολοβάφινον, «statuette *kolobaphinos*», dans l'inventaire d'un sanctuaire égyptien.

** 1416A (col.I) (17): βοϊδάριον κολοβάφινον, «statuette de bœuf *kolobaphinos*»

8. Le système de notation adopté ici pour les inscriptions déliennes est en vigueur depuis l'ouvrage de Cl. Vial, *Délos Indépendante (314-167 avant J.-C.) Étude d'une communauté civique et de ses institutions*, Paris 1984: la numérotation continue du corpus en dépit des différents éditeurs autorise la suppression de *ID* et *IG* XI. 2 devant les numéros. Ainsi, 199B (18) désigne l'inscription *IG* XI. 2 199, ligne 18.

9. 158A (6); 159A (72); 161B (80).

10. *AP* XVI. 253.3.

11. Th. Homolle, «Comptes et inventaires des temples déliens en l'année 279», *BCH* 15 (1891), 144, a été le premier a en déterminer le sens. Il cite comme exemple certaines monnaies de Larissa mais ne donne pas de référence.

12. Voir par exemple une monnaie cilicienne datée de Sévère-Alexandre, L. Anson, *Numismata Graeca, Greek Coin-Types*, Bologne 1967, pl. 11, no. 647.

** 1423Ba (col.II) (22): plusieurs statuettes d'Aphrodite ὧν τὰ δύο κολοβάφινα, «dont deux *kolobaphinos*», dans l'Aphrodision.

** 1439Bbc (94): δακτυλίδιον κολοβάφινον, «bague *kolobaphinos*», dans le catalogue des jarres contenant la nouvelle recette et quelques offrandes. Parmi ces consécrations, trois sont peut-être en métal[13].

Durrbach et Roussel ont glosé le terme à la suite de la première occurrence en disant: «la lecture κολοβόρινον (= κολοβόρρις, au nez cassé), indiquée *Cultes Égyptiens*, p. 228, ne paraît pas pouvoir être maintenue dans ces divers passages. Diminutif de κολοβός?»[14]. Aucune de leurs propositions n'est acceptable du point de vue du sens et plutôt que de chercher à en faire un dérivé d'un nom déjà connu sous cette forme, peut-être devrait-on supposer que la graphie délienne pouvait recouvrir une évolution phonétique non avérée dans les sources littéraires, comme c'est souvent le cas dans les inventaires.

Cette graphie avec κ- qui n'est attestée qu'à Délos, résulte en fait d'une dissimilation des aspirées, en vertu de la loi de Grassmann, et si on restitue à l'initiale une aspirée, on obtient la forme χολοβάφινος bien reconnue dans toutes les autres sources et bâtie sur un adjectif connu χολοβαφής. Χολοβαφὴς dont l'aspirée initiale serait restaurée, est un composé de χόλος, «la bile, le fiel» et de βαφή (<βάπτω), «la teinture, la trempe»; signifiant donc à l'origine «trempé dans la bile», il désigne une couleur jaune or résultant de la réaction chimique de la bile sur un métal.

Les sources écrites mentionnant ce terme sont presque toutes indirectes et les scholies datent de notre ère. La citation la plus ancienne émane du passage où Pline, lors de son étude des différentes variétés de bronze, explique que les couronnes en cuivre des histrions sont trempés dans du fiel de taureau qui leur confère un aspect doré[15].

Il existe bien en tout cas une réaction chimique due à l'acidité de la bile et ses effets sont énoncés dans quelques scholies. Au Ve s. ap. J.-C., le philosophe Syrianos, en parlant du biographe Marcellinos du IVe s. ap. J.-C., déclare: ὥσπερ φησὶ τὰ χολοβαφῆ χαλκώματα περιέχει χρυσοῦ χρῶμα..., «comme il dit que les

13. Rien n'indique que le petit bœuf soit en métal, même si cela est probable.

14. Κολοβός signifie «tronqué, mutilé» et les auteurs de la remarque conservent le même sens général que Roussel à l'origine.

15. Pline, *Histoire naturelle* XXXIV. 94. *Aes* en latin désigne à la fois le cuivre et le bronze. A la différence de la traduction *CUF*, j'opte pour le bronze qui était plus utilisé que le cuivre, pour les statues ou les bagues.

bronzes traités à la bile comportent une couleur d'or...»[16]. Michael d'Éphèse, philosophe du XIe s. ap. J.-C., dans ses gloses à Aristote, livre deux autres commentaires: ἀπαντῶνται ἔκ τινος βραχείας ὁμοιότητος (...), καὶ τὰ χολοβάφινα διὰ τὸ ὁμοιόχρωμον χρυσᾶ [οἴονται], «ils sont induits en erreur à la suite d'une médiocre ressemblance (...) et ils prennent pour de l'or les objets traités à la bile, en raison de leur couleur similaire»[17]. Plus loin, ὁπηνίκα ἐνεργεῖ ἡ ὄψις περί τι ξανθὸν καὶ ὁρᾷ τι χολοβαφές, εὐθὺς καὶ μέλι τοῦτο εἶναι δοξάζει, «quand le regard s'anime sur quelque chose de blond et qu'il voit quelque chose jaune or, aussitôt il imagine que c'est du miel»[18].

L'édition *CUF* reproduit en commentaire à ce passage les résultats de l'expérience menée par l'éditeur anglais Bailey: «Quand une feuille de cuivre pur est traitée pendant quelques jours avec du fiel de taureau froid, ou pendant une heure avec du fiel de taureau chaud, on ne constate aucun changement appréciable. Mais si on laisse une feuille de cuivre en contact avec du fiel de taureau pendant environ deux mois, il se produit des altérations superficielles et le cuivre prend une couleur rougeâtre. On peut le polir sans lui faire perdre cette chaude et agréable nuance...» Le commentateur *CUF* conclut en remarquant que «la couleur obtenue [n'est] pas exactement celle de l'or». La même expérience avec du bronze antique et du laiton moderne a donné des résultats similaires: une application journalière de bile taurine[19] pendant 60 jours sur plusieurs éléments qui ont subi parallèlement une exposition quotidienne au soleil n'a provoqué qu'une modification sans rapport aucun avec la couleur de l'or. Le bronze antique a pris une teinte verte caractéristique de son oxydation habituelle et le laiton — qui avait déjà une nuance dorée — est devenu plus blanc et plus brillant. Un polissage n'a pas davantage permis de confondre ces métaux avec de l'or. Sans doute un élément non décrit par les différents scholiastes nous échappe-t-il pour reproduire le résultat antique.

Κολοβάφινος à Délos fait-il encore référence à la réaction chimique de la bile sur le métal? Ou bien a-t-il perdu son sens originel en ne désignant plus qu'une couleur jaune résultant de ce phénomène[20]? La première solution semble préférable.

16. Syrianos, *In Hermogenem commentaria*, IV. 148.1 (éd. H. Rabe).

17. Michael d'Ephèse, *In Aristotelis sophisticos elenchos commentarium*, *Commentaria in Aristotelis graeca*, II *pars* III, IX.34 (éd. Kühn).

18. Michael d'Ephèse, *ibid.*, XLVIII.22.

19. Je remercie M. Fr. Poplin pour m'avoir aidée dans l'accomplissement de cette expérience.

20. Le *LSJ* donne uniquement «teint en jaune » comme traduction, sans plus faire allusion à la bile.

Les rédacteurs des inventaires ont qualifié avec ce terme des objets bien précis, sans pratiquer l'habituelle confusion entre les dons en or et ceux qui étaient plaqués[21]. La couleur obtenue avec la bile revêtait une apparence métallique indéniable après polissage. S'il s'était agi d'un simple jaune mat, les administrateurs auraient sans doute eu recours à un vocabulaire moins spécialisé et moins rare. Il est cependant difficile en français de traduire l'expression δακτυλίδιον κολοβάφινον en conservant la mention de la bile. La proposition du *LSJ* , «teint en jaune» ne convient guère non plus, car il n'y a pas à proprement parler de teinture et βαφή a le sens de «trempe». On optera donc pour la traduction affaiblie «de couleur jaune or», en gardant à l'esprit que les hiéropes voulaient exprimer autre chose qu'une simple couleur avec ce qualificatif incompris jusque là. Peut-on alors le considérer comme un véritable hapax? Lexicalement parlant, on a ici un hapax, la forme avec dissimilation des aspirées n'apparaissant nulle part ailleurs qu'à Délos. Peut-être reflétait-elle alors une prononciation locale que les administrateurs athéniens du sanctuaire ont voulu reproduire ici et il ne s'agit absolument pas d'une erreur de graphie.

— Καβάσα

Personne n'a jamais donné de proposition d'interprétation pour ce terme que les textes déliens mentionnent à de nombreuses reprises:

** 282 (15):

καβάσας ἐν[νέα?] dans un inventaire non identifié, avec une forme qui semblerait un nominatif pluriel selon le contexte syntaxique.

** 287B (89):

καὶ τάδε ἀργυρώματα· λιβανωτίς· ἀργυρίς· καβάσας· κύαθος· φιάλιον ἀντὶ τῆς θηρικλείου τῆς ἀποβληθείσης Δημοσῶντος· dans une liste de récipients en argent de l'*Oikos* des Andriens. La forme est ici la même, peut-être au nominatif singulier[22], selon le contexte énumératif.

** 298A (111) :

[ἱεροποιοὶ? ἀποκα]τέστησ[α]ν· κάβασα Προξένου ἀνάθημα· ῥοδιακὴν ἀντὶ τῶν αἰγίσκων ὧν ἀνέθ[ηκεν Ἀριστόμαχος Ἐμμενίδου?] dans l'*Oikos* des Andriens, avec une forme d'accusatif singulier ou pluriel.

---

21. Pour nommer les offrandes contenant de l'or, les rédacteurs déliens utilisent des adjectifs (composés possessifs, déterminatifs), de nombreuses périphrases et des participes parfaits.

22. S'il s'agissait d'un pluriel, on aurait sans doute le nombre de *kabassa* qui suivrait le nom.

** 298A (165; 168; 169):

- φιάλας καβάσας ΔΓ· σκύφο[υς ----]
- φιάλας 2ΔΔ· κάβασαν· χελιδόνας II
- φιάλας 2ΔΔII· κ[αβ]άσας· κυμβία II

Dans la première et la troisième occurrences, la forme est un accusatif pluriel et dans la deuxième, un accusatif singulier. Les offrandes sont recensées dans l'Artémision.

** 300B (15 ; 16 ; 17):

- κάβασα[ς], χ[ε]λιδόνες δύο
- κάβασας, χελιδόνες II
- κάβασας

Toutes les occurrences semblent être au nominatif pluriel [23] et se trouvent aussi dans l'Artémision tout comme la dernière:

** 313 i (5):

- [λιβα]νωτίς · κάβασ[αι]· ΔΓIII

La forme est douteuse ici car il s'agit d'une réfection avec la désinence nominatif pluriel des thèmes en -a et nous n'avons aucune autre attestation de ce type dans les exemples précédents. Peut-être faudrait-il davantage songer à lire κάβασα[ς].

Pour résumer donc les différentes formes, on a:

Κάβασας = nominatif singulier, nominatif pluriel, accusatif pluriel

Κάβασαν = accusatif singulier

Κάβασα = accusatif singulier

Κάβασαι = nominatif pluriel?

Une telle diversité des formes est surprenante dans des inventaires et elle témoigne d'un problème d'identification du mot: il semble manifeste ici que les hiéropes n'ont pas su le décliner régulièrement et correctement. On a ainsi reproduit dans les textes un terme qui correspondait à une offrande précise, sans bien en cerner l'origine; il a alors fallu y plaquer des désinences connues mais l'absence de rigueur dans la déclinaison prouve qu'il ne s'agit pas d'une erreur de graphie involontaire due à un lapicide mais d'une ignorance étymologique. Ce mot est de toute évidence une translittération d'un terme étranger qu'on a voulu employer à Délos pour rendre compte d'une certaine réalité votive: sans donner de solution assurée, on peut

23. Un doute est émis par Durrbach pour la dernière forme de cet inventaire: «κάβασας me semble être un doublet, au nominatif sing de κάβασα, car ce mot figure dans une liste de noms qui sont tous au nominatif».

toutefois penser avec raison qu'il s'agit d'un récipient, parfois en métal, comme le prouvent les listes de vases dans lequel il se trouve à chaque fois, et en particulier la mention en 298A (165), où on enregistre quinze φιάλας καβάσας.

Durrbach faisant référence à Hiller von Gaertringen dans le corpus[24], mentionnait la ville égyptienne de Kabasan, près du Nil. Il voyait donc un terme désignant une production égyptienne. On comprend mal cependant comment on arrive morphologiquement à cette forme κάβασα s'il faut en faire une dérivation géographique. En outre, les épithètes géographiques sont à interpréter avec prudence, car elles sont «souvent moins le reflet de l'origine historique des produits ainsi désignés qu'un mode de dénomination typologique»[25].

On retiendra donc avant tout l'idée d'un emprunt étranger pour former ce mot à la décomposition incertaine[26]. Si on compulse les sources littéraires et papyrologiques, on constate qu'un certain nombre de termes peuvent être phonétiquement rapprochés du *kabassa* délien.

** Hésychius donne une définition pour un γάβαθον: τρυβλίον, c'est-à-dire un récipient pour mettre des aliments et non un vase à boire[27]. Cette forme de neutre singulier s'observe rarement au pluriel mais l'Edit de Dioclétien[28] par ailleurs, emploie une version avec dorsale sourde et désinence de féminin singulier, κάβαθα; le terme désigne alors un récipient à unité de mesure solide comme le μόδιος: κάβαθα ἤτοι κάμηλα σημοδιαία γεγενημένη τετορνευμένη: «*kabatha* c'est-à-dire récipient[29] de six *modii*, qui a été travaillé au tour».

Le latin a la forme équivalente *gabat(h)a* pour désigner l'écuelle, l'assiette large et creuse, et qui a donné le français «jatte » et le grec moderne γαβάθα.

** En grec ancien, le mot κάβος désigne une capacité de mesure pour matière sèche proche du κοῖνιξ. C'est un emprunt sémitique sûr, formé sur *qab* «récipient creux», selon l'Ancient Testament, et appartenant à la famille sémitique de *qabab*

---

24. 287B (89)

25. Ph. Bruneau, «D'un *Lacedaemonius orbis* à l'*aes deliacum*», *Recueil Plassart. Études sur l'antiquité grecque offertes à André Plassart par ses collègues de la Sorbonne*, Paris 1976, 36.

26. Il n'est pas possible de concevoir un adjectif à la forme syncopée, à l'instar de κύλιξ ἡδυλεία pour ἡδυπότις λεία.

27. Du moins dans l'acception antique la plus courante, chez Aristophane, Hésychius ou Lucien.

28.15, 51 (éd. Lauffer).

29. Selon les auteurs, la κάμηλα est un récipient pour solides ou un vase à boire.

«courber, voûter». Les papyrus tout comme Hésychius l'utilisent clairement comme unité de mesure[30], ainsi que son composé ἡμικάβος.

Tous ces termes présentent des similitudes sémantiques et formelles évidentes et il est fort plausible de leur rattacher le terme délien κάβασα il désignerait ainsi un type de récipient évasé servant à l'origine peut-être à évaluer un poids. La mention d'instruments de mesure de longueur ou de poids est fréquente dans les inventaires qu'ils soient déliens ou athéniens: on se servait par exemple de balances pour peser les différentes offrandes et c'est principalement pour cette raison qu'on les retrouve en dédicace. Comme le fait remarquer Deonna à Délos, les poids et mesures étaient consacrés afin de prévenir toute tentative de fraude et de leur «donner une garantie officielle»[31]: il ne serait donc pas étonnant de relever des récipients étalons dans les objets dédiés.

Et même s'il n'est pas certain qu'on ait voulu conserver à Délos l'idée de mesure, il est assuré en tout cas que les hiéropes ont enregistré l'offrande d'un récipient ressemblant à ce *gabathon* ou *kabatha*, en translittérant un terme qu'ils avaient entendu mais dont ils ne connaissaient pas l'origine exacte. Quelle est la raison de ce choix lexical? On peut imaginer qu'ils ont voulu encore une fois souligner le rayonnement et l'attrait qu'exerçait le sanctuaire délien à l'extérieur du monde égéen, attrait qui se manifestait immédiatement par l'apparence «exotique» de certains ex-voto, et plus durablement, par la translittération, dans les catalogues gravés, de termes étrangers attestant des emprunts orientaux. On a donc affaire ici à une graphie à erreurs morphologiques, certes, mais ce n'est pas une erreur de graphie en soi; c'est bien encore une trouvaille lexicale montrant l'habileté des hiéropes pour mettre en valeur les offrandes.

— βουβάλιον, βουβάλια, βουπάλινα

Le terme βουβάλιον a suscité bien des conjectures sémantiques et étymologiques sans qu'on ait pour autant de solution satisfaisante. Habituellement, il s'emploie au singulier, pour désigner une sorte de concombre sauvage, la momordique. On comprend mal pourtant comment justifier la présence d'un fruit dans une énumération d'ex-voto.

---

30. *P.Mur.* 94; *P.Hever* 62; *O.Masada* 772 (avec la formule κάβος σίτου). Hésychius, *s.v.*: κάβος· μέτρον σιτικὸν καὶ οἰνικὸν οἱ δὲ σπυρίδα. Chez Hésychius comme chez Aristophane, l'acception de «panier à poissons» est fréquente également.

31. W. Deonna, *EAD* 18, Paris 1938, 172.

À Délos, la seule mention du terme se trouve en 161B (118): ἐρωτίων καὶ βουβαλίων ζεῦγος πρὸς ξύλωι, «paire de bracelets, constitués de *boubalia* et de petits Eros sur du bois», offrande de Thessalia à Artémis[32]. En revanche, on observe la variante βουπάλινα en 442B (171) puis dans quelques autres inscriptions recopiant l'inventaire de l'édifice des Andriens dans lequel se trouve l'objet dédié.

L. Robert proposait que le même terme pût désigner également des antilopes figurées ou non[33]. Il semble cependant que nous avons affaire ici à de simples homonymes aux origines étymologiques différentes. Il faut en effet faire la distinction entre les noms propres Βούβαλος, Βούβαλις et leur diminutif Βουβάλιον[34], et d'autre part le nom commun βουβάλιον, le concombre sauvage. Les deux premiers seraient dérivés du mot βούβαλος «antilope» qui est, aux dires de J. André[35], une «adaptation de termes africains et égyptiens» ou qui, selon P. Chantraine, «doit avoir un rapport avec βοῦς à moins qu'il ne s'agisse d'étymologie populaire»[36].

En revanche, βουβάλιον «concombre» est un mot imagé créé à partir du préfixe augmentatif βου- et du verbe βάλλω en référence à ses caractéristiques botaniques: lorsque le fruit atteint sa maturité, il expulse, par une brusque explosion de son enveloppe, les graines et le liquide visqueux qu'il contient[37].

Pour J. Tréheux, l'identification du βουβάλιον comme plante et non comme animal dans le contexte délien ne faisait pas de doute. Pour appuyer cette suggestion, il se fondait sur un inventaire d'Imbros daté de la fin du IIIe s. et dans lequel se trouvent des βουβάλια, des «petites pièces en forme de concombres»[38]. Hormis cette

32. Dans les inscriptions déliennes, le terme ζεῦγος désigne davantage une paire de bracelets qu'une paire de boucles d'oreille. En atteste d'ailleurs la formule ἀμδιδέαι διαζυγεῖσαι, «paire de bracelets disjoints» de l'inscription *ID* 101(9).

33. L. Robert, *Noms indigènes dans l'Asie Mineure gréco-romaine*, Paris 1963, 24 *sq.*

34. On connaît un Βούπαλος chez Hipponax, *Fragmenta* 11-13, un Βούβαλος à Athènes, *IG* II^{2} 10975, et un dérivé Βουβάλιον, à Athènes également, *IG* II^{2} 11611. Fr. Bechtel, *Die historischen Personennamen des Grieschichen*, Halle 1917, *s.v.* les fait cependant provenir du sens homérique de βοῦς «bouclier en peau de bœuf».

35. J. André, «Les noms grecs et latins de la momordique», *LEC* 21 (1956), 40-42.

36. P. Chantraine, *DELG s.v.* Sur le préfixe augmentatif, cf. en outre S. Amigues, «Βούπρηστις, nom d'animal et nom de plante », *RPh* 64 (1990) 1-2, 89-97.

37. Il ne faut pas lui affecter l'appellation populaire d'«arrête-bœuf», réservée au bugrane, autre variété de concombre sauvage, aux fortes épines vulnérantes qui blessent les bœufs de labour.

38. *IG* XII 8. 51. J. Tréheux, «L'inventaire des clérouques d'Imbros», *BCH* 80 (1956), 478.

inscription, il ne nous est pas parvenu d'autres attestations épigraphiques de ce terme. Les inventaires attiques, ordinairement sources de comparaisons utiles, ne semblent pas avoir comporté ce type d'offrande et les sources littéraires sont assez lacunaires également[39].

Si l'on se penche sur la plante nommée momordique, on apprend qu'elle est de forme ovoïde et de la taille d'une grosse prune. A Délos encore aujourd'hui, pousse cette variété de concombres sauvages, dite *ecballium elaterium* en latin. Le fruit, de forme légèrement ovale, «projette ses graines à maturité au cours d'une sorte d'explosion»[40]. La coïncidence entre le nom latin et la particularité de la plante n'est pas fortuite.

Dans les gloses antiques tardives, il est cependant notable que le sens botanique du mot a complètement disparu au profit d'un élargissement sémantique.

L'*Etymologicum Magnum*, définit ainsi le mot: βουβάλια· κόσμος χρυσοῦς περιτιθέμενος τῶ καρπῷ, «*boubalia* : parure en or passée autour du poignet». Il cite en outre Diphilus qui déclare βουβάλια καρπῶν παρθένου φορήματα «*boubalia*: parures des poignets de la jeune fille (d'Athéna?)»[41]. De même, chez Pollux, la place du mot au milieu des «bracelets», ψέλια et autres περικάρπια est un indice pour l'identification de l'objet[42] qui est de toute évidence un bijou. Mais aucun auteur ne justifie l'emploi pour un bijou de ce terme *boubalion* qu'ont utilisé les hiéropes déliens en précurseurs, semble-t-il.

Les exemples archéologiques approchant de la forme botanique sont inexistants mais on doit sans doute songer à une dénomination précise à Délos, pour désigner les grosses perles ovoïdes entrant parfois dans la composition des colliers, en alternance avec des éléments plus travaillés. On aurait là le nom d'une variété de perle particulière, pour la distinguer éventuellement d'autres types de perles plus rondes, ou au contraire tubulaires[43]. On pourrait alors traduire l'offrande délienne ἐρωτίων καὶ βουβαλίων ζεῦγος πρὸς ξύλωι par «paire de bracelets, constitués par l'association d'ornements de forme ovoïde et de petits Eros sur du bois»; on

39. Dioscoride, *De materia medica*, IV. 150, 2, mentionne le *boubalion* comme l'autre nom du σίκυς ἄγριος.

40. W. Lippert-D. Podlech, *Plantes de Méditerranée*, Paris 1995, 80 planche 3a.

41. Diphilus, *PCG* V. 58.

42. Pollux V. 99.

43. A titre d'exemple, P. Amandry, *Collection H. Stathatos. Les bijoux antiques*, Paris 1953, no 225-226.

rejoindrait ainsi le sens retenu par J. Tréheux dans l'inventaire d'Imbros mais avec une interprétation plus directe de l'ex-voto en question.

Là non plus, il ne s'agit pas d'une aberration des hiéropes qui auraient confondu des mots, comme on l'a suggéré pour ce terme, mais au contraire, d'une volonté d'être au plus près de la réalité pour décrire un objet qu'on ne connaissait pas avant. L'expression «côtes de melon» existe par exemple en français pour désigner un aspect particulier d'un relief sur une perle de verre ou une coiffure de statue en marbre, et la désignation de perles «en forme de concombre» est une fois encore la preuve de l'inventivité des hiéropes qui puisent dans tous les registres à leur disposition.

À la suite de l'étude de ces quatre termes d'offrande qui ont montré petit à petit, que tout ce qu'on avait voulu faire passer pour des imprécisions sémantiques était le plus souvent un acte volontaire des administrateurs, on complétera le témoignage en donnant ici deux grands cas de supercherie avérés, dont le premier a été bien étudié par J. Tréheux et O. Masson.

— Πάτησις

Le plus connu concerne donc le nom d'une dédicante, Βάτησις ou Πάτησις, qui offre un collier torsadé, στρεπτός, mentionné pour la première fois en 103 (66). Le nom lui-même est trop peu fréquent pour ne pas être remarqué. Selon O. Masson, il s'agit «sans doute d'un hapax, assez mal transmis, mais qui a toutes les chances d'être Πάτησις»[44], en raison du flottement fréquent entre la labiale sourde et la sonore». Le nom proviendrait du verbe πατέω et le substantif πάτησις, «foulage» est bien attesté.

Pendant toute la période amphictyonique, le collier est enregistré de façon cohérente mais, dès l'inscription 161B (96) et jusqu'à la fin de l'Indépendance, les hiéropes le considèrent comme un don de Datis, amiral de Darius, plus célèbre que la réelle donatrice. La raison de la supercherie est évidente ici et il ne faut pas voir d'erreur de recopiage de la part d'un lapicide mais la démonstration la plus frappante d'un calcul des administrateurs déliens: on est passé d'une offrande banale dédiée par une femme inconnue à un ex-voto de prestige puisqu'un amiral fameux a été à l'origine de ce geste. Cette fraude est effectuée à l'occasion du transfert du collier du temple des Déliens au Grand Temple d'Apollon où il a d'ailleurs été suspendu au

44. O. Masson, «Un curieux nom de femme à Délos, Patésis, fille de Babis», *Onomata* 10 (1986) 28-30.

mur de façon ostensible: cela accréditait encore plus la thèse du donateur illustre dont on assurait la publicité.

— 'Αμεινώνδας

On achèvera cette démonstration des «pieuses supercheries» des hiéropes, pour reprendre l'expression de J. Tréheux, par un autre cas de substitution onomastique, peu connu mais tout aussi probant.

En 161B (46) et 162B (37), un certain 'Αμεινώνδας fait l'offrande d'une couronne d'or: στέφανος χρυσοῦς δάφνης ὁ παρ' 'Αμεινώνδα ἀπελθών. J. Tréheux avait tenté de comprendre le sens du participe ἀπελθών: «Le participe implique que la couronne appartient organiquement à la collection de l'Artémision (...), mais qu'elle en a été autrefois éloignée et qu'on l'y a rapportée»[45]. Selon cette suggestion, il faudrait alors traduire par: «une couronne de laurier en or rapportée de la part d'Ameinondas». 'Αμεινώνδας n'était pas connu jusqu'alors en dehors de l'onomastique délienne, mais il pourrait logiquement s'agir d'une réfection sur 'Επαμεινώνδας par analogie au couple 'Αμείνων/'Επαμείνων.

Or à partir de l'inscription 164A (95), pour la même offrande, on trouve l'expression: καὶ τὸν ἀπελθόντα στέφανον παρ' 'Επαμεινώνδα ... Les hiéropes procèdent ici à une supercherie d'un degré extrême: à l'instar de Patesis, le *quidam* Ameinondas devient le célèbre général thébain et si l'on suit J. Tréheux, la formule de catalogage de l'offrande accentuerait l'origine prestigieuse du don: «Et ce n'est pas la couronne dédiée par Epaminondas (...) [ni] rapportée par Epaminondas. C'est une couronne rapportée de chez Epaminondas ou encore de la part d'Epaminondas, c'est-à-dire à son initiative, sur ses instructions»[46]. Qu'il y ait eu fraude de la part des hiéropes, cela se conçoit facilement. Encore qu'il serait aisé de les innocenter aussi: dans la mesure où le nom 'Αμεινώνδας leur paraissait rare voire inconnu, il était tentant de lui substituer un 'Επαμεινώνδας plus fréquent sans chercher d'intention de ruse dans cette confusion. L'exemple de Datis rend cependant plausible et logique la volonté de mystification. Mais la surinterprétation de la formule ἀπελθὼν παρὰ se justifie-t-elle réellement? C'est sur un ordre, un souhait d'Epaminondas, que la couronne aurait été rapportée à Délos selon J. Tréheux. Reste à comprendre d'où on l'aurait rapportée. On peine à imaginer une couronne errante

45. J. Tréheux, «L'argent de Ténos et de la Minoè, Epaminondas et Prôtis à Délos», *MH* 42 (1985), 25 en particulier.
46. Tréheux, *ibid.*

qu'un grand général aurait dédiée à Délos, puis qui serait partie hors de l'île pour une raison ignorée de tous et rapportée ensuite, lorsqu'Epaminondas se serait aperçu de son absence... La démonstration péche d'autant plus qu'elle s'accorde mal avec le simple donateur, Ameinondas. On envisage encore moins qu'un dédicant inconnu ait pu donner l'ordre de replacer à Délos un don somme toute banal, qu'il aurait déposé à une époque antérieure, et qui là encore aurait quitté l'île... J. Tréheux suppose que la couronne a été emportée à Thèbes, Epaminondas oblige. Mais c'est oublier qu'on ignore totalement l'origine du vrai donateur, Ameinondas. La mention d'une autre couronne qui avait aussi «fait le voyage, sur le chemin du retour»[47] depuis Thèbes dans l'inscription 104-112 (86), n'est pas davantage un argument en faveur de la thèse d'un don thébain d'Epaminondas. Le verbe ἐκομ[ί]]σθη de l'inscription amphyctionique n'a aucun rapport étymologique avec le ἀπελθὼν de la couronne d'[Ep]aminondas; de surcroît, il désigne rarement l'action de rapporter une chose[48], mais plutôt celle d'apporter quelque part, sans idée de retour. La quatorzième couronne pentétérique de 104-112 possède une mention particulière dans l'énumération en raison de son lieu de fabrication «exceptionnel», comme l'a bien démontré J. Coupry[49] mais rien ne prouve qu'elle soit revenue à Délos après un aller et retour à Thèbes. Il en est de même pour la couronne d'Ameinondas qui ne peut avoir subi d'«exode à Thèbes». Que signifierait alors cette délicate expression ἀπελθὼν παρά? On connaît un certain nombre de transferts d'ex-voto dans les temples déliens. C'est le cas de temple à temple (temple des Déliens à temple d'Apollon par exemple) mais à l'intérieur même d'un seul édifice, les mouvements d'offrandes étaient fréquents (du pronaos à l'intérieur du temple d'Apollon). Qu'une couronne ait été déplacée dans un autre endroit du sanctuaire puis «rapportée» à son lieu de dépôt originel dans l'Artémision ne paraît pas incongru; c'est ce que signifie simplement le verbe ἀπέρχομαι. Mais il ne faut pas lui adjoindre παρά qui introduit strictement 'Αμεινώνδα puis 'Επαμεινώνδα: la formule ἀπέρχομαι παρά n'est pas fréquente. Si l'on veut donc accorder un sens particulier à la préposition dans ce cas précis, peut-être faut-il y voir une volonté d'insistance qu'une redondance ἀπέρχομαι ἀπό n'aurait pas permise: la couronne n'a donc pas été rapportée par le donateur —ce qui aurait été indiqué par ἀπό— puisqu'elle n'a jamais bougé de Délos en fait, mais elle a été remise à sa place d'origine et on rappelle simplement

47. Tréheux, *ibid.*

48. Le plus souvent chez Thucydide et avec le sens de recouvrer de l'argent, par exemple.

49. J. Coupry, commentaire à *ID* 104-12 (86-87).

que c'est une couronne offerte «de la part» d'Epaminondas, pour insister sur l'origine (prétendûment prestigieuse) du don et non sur le transfert qu'il a subi à l'intérieur de l'île.

La démonstration aura-t-elle été convaincante? Les hapax étudiés sont là pour le prouver: cessons de penser que les administrateurs du sanctuaire délien «donnent le mauvais exemple» à côté de leurs collègues attiques ou didyméens: ces derniers ne sont pas des modèles d'ordre tandis que les Déliens seraient encore taxés de gestionnaires brouillons et peu rigoureux. Au contraire, au terme de cette étude de six occurrences lexicales et onomastiques qui demeuraient souvent incomprises, une seule peut être réellement considérée comme une faute de recopiage. Les autres exemples soulignent encore une fois la richesse du vocabulaire, les translittérations de termes étrangers, les jeux sur les mots, pour résumer, l'ingéniosité et l'inventivité terminologique des inventaires déliens face à leurs modèles athéniens plus sommaires.

CNRS UMR 8164, HALMA Clarisse Prêtre

ΠΕΡΙΛΗΨΗ

ΑΚΟΥΣΙΑ ΚΑΙ ΗΘΕΛΗΜΕΝΑ «ΛΑΘΗ» ΧΑΡΑΞΗΣ ΣΤΟΥΣ ΚΑΤΑΛΟΓΟΥΣ. ΑΠΟ ΤΗ ΔΗΜΙΟΥΡΓΙΑ ΤΟΥ ΑΠΑΞ ΛΕΓΟΜΕΝΟΥ ΣΤΟ ΣΦΕΤΕΡΙΣΜΟ ΤΗΣ ΤΑΥΤΟΤΗΤΑΣ

Τὸ πρώτιστο χαρακτηριστικὸ τῶν καταλόγων ἀναθημάτων τῆς κλασσικῆς καὶ ἑλληνιστικῆς ἐποχῆς εἶναι ἡ ἐπαναληπτικότητα καὶ ἡ σταθερότητα στὶς διατυπώσεις ποὺ χρησιμοποιοῦν. Στὴ Δῆλο, ὅπως καὶ στὴν Ἀθήνα, ὁ ἴδιος ὁ τύπος τῶν καταλόγων προϋποθέτει μιὰ στιλιστικὴ αὐστηρότητα ποὺ ἀκολουθοῦν οἱ συντάκτες τους. Στὴ Δῆλο ὁ σχολαστικὸς χαρακτήρας καὶ τὸ πλῆθος τῶν λεπτομερειῶν τῆς περιγραφῆς τῶν ἀναθημάτων δημιουργοῦν τελικὰ πληθώρα ὅρων ποὺ συχνὰ σήμερα εἶναι ἀκατανόητοι.

Ἂν ὅμως κανεὶς ἐξετάσει χωριστὰ τοὺς δηλιακοὺς ὅρους, ποὺ πάντα προκαλοῦν προβλήματα ἑρμηνείας, διαπιστώνει ὅτι τὶς περισσότερες φορὲς δὲν πρόκειται γιὰ λάθη χάραξης ἢ γιὰ ἀπροσεξίες, ὅπως ἔχει συχνὰ ὑποτεθεῖ. Ἀντίθετα, τὰ *ἅπαξ λεγόμενα* στὸν χαρακτηρισμὸ ἀναθημάτων ἀπορρέουν ἀπὸ τὶς προθέσεις τῶν διαχειριστῶν τοῦ ἱεροῦ: ἀπὸ τὴν ἐπιθυμία νὰ δείξουν τὴν ἀκτινοβολία τοῦ ἱεροῦ δανειζόμενοι ξένες λέξεις, τὴν προσπάθεια ἀκρίβειας μὲ τὴ χρήση βοτανικῶν ὅρων ἢ ἀκόμα τὴν ἐπιθυμία νὰ ἐπισημάνουν φωνητικὲς ἐξελίξεις.

Μιὰ σύντομη μελέτη τῆς ἀντικατάστασης ὀνομάτων ἐπιβεβαιώνει τὴν ὑπόθεση ἑνὸς «διακριτικοῦ ὑπολογισμοῦ» καὶ ἡ ἀνάλυση τῶν *ἅπαξ λεγομένων* στὴ Δῆλο ἐπιτρέπει νὰ ἀναγνωρίσουμε τοὺς ἱεροποιοὺς ὡς διαχειριστὲς συχνὰ εὐφυέστερους ἀπ' ὅ,τι οἱ Ἀθηναῖοι ὁμόλογοί τους, καὶ ὄχι ἀπρόσεκτους καταγραφεῖς.